

Millau : sœur Anne-Marie Salomon évoque son engagement au Mali

JULIEN CHAILLOU



Sœur Anne-Marie Salomon aide au développement des nomades maliens depuis une trentaine d'années. Photo J.C

Sœur Anne-Marie Salomon était à Millau la semaine dernière. Elle y a rencontré des élèves et présenté un film. La religieuse a évoqué son engagement humanitaire.

Quel était le but de votre présence dans la cité du gant ?

Depuis 1997, je suis en relation avec le lycée Jeanne-d'Arc. J'essaye d'y venir une fois par an pour parler avec les élèves et les sensibiliser aux actions que je mène au Mali.

Quelles sont-elles ?

Depuis une trentaine d'années, je viens en aide aux réfugiés de la zone de Gossi et aux Touaregs. J'ai créé là-bas des centres de soins puis un hôpital nomade. Il y a aussi un volet scolaire puisqu'en parallèle des centres de soins, on construit des écoles.

"Les combats ont éclaté et je n'ai jamais pu rentrer chez moi"

Quel est pour vous l'intérêt de sillonner la France et les festivals de cinéma pour évoquer votre combat humanitaire ?

Pour moi, il est double. Tout d'abord, il faut le rappeler, le Mali est un pays en guerre. Malgré l'intervention de l'armée française, certaines zones sont encore très dangereuses. J'explique donc cette situation. Mais, surtout, depuis les combats, les gens ont tendance à se désintéresser du contexte humanitaire en se disant que tout va chez les rebelles. C'est faux. Mes équipes sont restées sur place, elles mènent toujours la barque. Elles réalisent plus de 15 000 consultations par an ainsi que 300 accouchements. Elles font la promotion de la femme. Il est donc important que j'explique que les dons et autres soutiens servent toujours autant et sont utilisés à bon escient.

N'avez-vous pas peur de retourner dans le nord du Mali ?

Non, mais je ne peux pas y aller. Ma congrégation et les autorités me déconseillent de rentrer là-bas. Ils me disent que ce n'est pas la peine de faire un otage de plus. J'avais quitté le pays en février 2012 pour rentrer en France faire la promotion de mon action. Les combats ont éclaté et je n'ai jamais pu retourner chez moi. Je suis obligée de rester à Bamako, la capitale.

Comment vivez-vous cette séparation forcée ?

Ce n'est pas simple. Par contre, je suis récompensé de voir que mon action perdure sans moi et que mon équipe a su prendre le relais seul. Même si je suis toujours en relation avec eux, que j'interviens à distance sur certaines choses, je suis fière du travail accompli par les gens que j'ai formés.

Depuis les attentats de janvier dernier, les tensions religieuses se sont accrues en France. Votre message de tolérance est donc d'autant plus important...

Je vis au Mali depuis près de trente ans avec des musulmans. Il n'y a jamais eu de problème. Après, tout dépend de qui est qui des deux côtés. Il est difficile de discuter avec des extrémistes. En tout cas, l'accueil de l'autre, l'écoute de l'autre, c'est très important.

Il y a peu de temps, la mort de nombreux migrants tentant de traverser la Méditerranée pour rejoindre l'Europe a créé une vive émotion. Faites-vous partie de ceux qui estiment que l'aide doit être davantage apportée à la source ?

Tout dépend de l'aide qui est mise en place. Zado, un Malien qui est mon adjoint, dit toujours qu'il ne faut jamais rien faire si la population ne l'a pas demandé. Nous, on a fait, on a élaboré des projets car les gens voulaient et soutenaient nos actions. En tout cas, dans les zones où on intervient, peu de monde est parti. On a permis de faire se développer ces endroits. Pour moi, quand on apporte des choses pas pour soi mais pour l'autre, cela fonctionne.

On vous surnomme parfois la nouvelle sœur Emmanuelle. N'est-ce pas dur à assumer ?

Cela me gêne un peu. Le plus dérangentant c'est que des journalistes m'ont surnommé comme ça sans me prévenir et, depuis, c'est resté. Je ne suis pas comme elle. On n'a pas le même tempérament. Au Mali, les gens me comparent davantage à Mère Teresa. Je fais en beaucoup plus petit ce que ces deux femmes ont accompli.

Propos recueillis par
Julien Chaillou
Jchaillou@midilibre.fr

Un objet pour une île déserte ?

Non, sœur Anne-Marie Salomon n'emportera pas un objet spirituel. Elle est plus pragmatique en choisissant... un téléphone portable. "J'en ai cinq. Ils me permettent d'être en contact avec mes équipes qui gèrent les centres médicaux", dit-elle.

En bref

► **Vos papiers.** Sœur Anne-Marie Salomon est née le 28 juillet 1934 à Saint-Avé dans le Morbihan. C'est en 1955 qu'elle rejoint la congrégation des sœurs de la Retraite à Vannes. Elle y fera ses premiers vœux en 1958. Titulaire d'une licence de mathématiques, elle va exercer, pendant treize ans (1965 à 1978), le métier d'enseignante de mathématiques et physique-chimie à Lannion (Côtes-d'Armor), puis à Angers dans le Maine-et-Loire. C'est à l'âge de 45 ans qu'elle commence des études de médecine. Durant celles-ci, elle va faire son année d'internat à Gossi où, touchée par le sort des nomades souffrant de la sécheresse, elle va s'installer.

► **Oasis de générosité en plein désert.** En 1992, lors d'un conflit ethnique, elle reste la seule européenne près de Gossi et soigne les nomades qui viennent à elle. À leur demande, elle va créer un puits et un centre de soins. De là, son projet s'étend. Elle va former des Maliens à la médecine et les épauler dans la création d'autres centres de soins et d'hôpitaux. Elle a aussi planché sur la nutrition et aidé à la création de cultures maraîchères.